

PRÉSENTATION

Guy Ménard¹

Ces lignes, destinées à présenter le troisième numéro de *Religiologiques*, paraîtront donc normalement - sauf fâcheux imprévu! - à la fin du printemps de 1991. Elles sont cependant écrites dans les derniers jours du mois de février, c'est-à-dire quelques jours à peine après la fin de la Guerre du Golfe - qui, au moment où paraîtront ces pages, sera sans doute déjà devenue un «lointain souvenir» pour la plupart d'entre nous.

Il n'empêche: cette guerre aura indéniablement laissé des traces dans la conscience de nos contemporains. Plus, sans doute, que bien d'autres conflits - ouverts ou larvés - de ce siècle, et sans bien sûr le réduire à la «guerre de religion» à laquelle il serait abusif de l'assimiler, cet affrontement aura tout de même mis en lumière la vigoureuse et complexe perdurance du *religieux* au cœur des sociétés humaines et des conflits qui les opposent. Songeons à cet égard aux appels enflammés à la *jihād* lancés par les dirigeants de l'État irakien (pourtant officiellement laïque) contre les «mécristes» occidentaux auxquels répondaient, sur un mode plus discret mais non moins significatif, les invitations à la prière du président des États-Unis - dont la constitution, dès le premier amendement, sépare pourtant nettement l'État de l'appartenance religieuse de ses citoyens. Officiellement étranger au conflit, mais manifestement au cœur de ses enjeux, l'État d'Israël, lui aussi juridiquement

¹ Professeur au Département des sciences religieuses à l'Université du Québec à Montréal.

laïque, est largement resté à l'écart de l'affrontement, faisant preuve d'une retenue inhabituelle dans son histoire troublée. On peut cependant penser sans trop risquer de se tromper que les Scuds qui se sont abattus pendant des semaines sur *eretz Yisrael* - la «terre sainte» - auront ravivé l'indignation et la colère, mais aussi bien l'ardeur religieuse de plusieurs de ses citoyens qui, saisis par les troublantes coïncidences de l'histoire, n'ont pas dû hésiter à méditer ce psaume (136) du temps de la Déportation:

Fille de Babylone, ô dévastatrice,
Heureux qui te revaudra
Les maux que tu nous valus...

*

Folklore ou rhétorique que tout cela? Poudre aux yeux pour masquer les «véritables enjeux» de la guerre? Le fait est que plusieurs, y compris à l'intérieur même du monde musulman, n'ont par exemple pas manqué de dénoncer le caractère bien tardif - et de ce fait bien suspect - de la «piété» du leader irakien, conquis par de nombreux *oulemas* d'un bout à l'autre de l'islam. Là n'est sans doute d'ailleurs pas la question la plus importante. Et, fut-ce au prix de quelque audace, on songerait presque volontiers au finale paradoxal du *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos: on peut répandre Dieu même les mains vides de lui... Comme le suggérait en ce sens l'ethnologue Robert Jaulin, «(...) la guerre, quoiqu'en veuillent les Américains, [aura été] moins technologique que "théologique". Saddam vient de faire faire un bond en avant au coefficient de réalité de ce qui n'est pourtant qu'un fantasme, l'empire arabo-islamique».²

*

² R. Jaulin (directeur d'étude au CNRS, auteur notamment de *La paix blanche* et de *La mort sara*), «La foulée théologico-politique de Saddam», dans *Libération*, 1^{er} mars 1991, p. 22..

Force est en tout cas de reconnaître que cette guerre aura été l'un des «lieux» où, en cette fin de millénaire, aura manifesté une facette de ce que le politologue Gilles Kepel, dans un ouvrage récent³, appelait «la revanche de Dieu». «Depuis le milieu des années soixante-dix, y soutient l'analyste, des mouvements chrétiens, juifs et musulmans ont effectué une percée spectaculaire dans l'espace social et politique. Ils ont tiré profit d'un désenchantement envers les idéologies et utopies séculières, d'un désarroi général. Tous ont des projets de reconstruction du monde qui puisent dans les textes sacrés les règles de la société de demain». Qui cherchent, pourrait-on ajouter, à y re-fonder une *reliance sacrée* de la société que l'Occident des Lumières avait cherché à enraciner dans les grands idéaux de la Raison, du Progrès, de la Démocratie, des Droits de l'Homme et du Contrat Social (n'hésitant d'ailleurs pas à en exporter le modèle *urbi et orbi*, de gré ou de force).

À cet égard, bien plus encore que la prière du président américain pour les *boys* risquant leur vie dans le Golfe (on pourrait somme toute n'y voir qu'une concession polie au formalisme de la «religion civile» américaine), n'est-ce pas la *croyance* même en la valeur absolue de la démocratie qui a pu ancrer l'Occident dans la «bonne conscience» de livrer une guerre «juste» - donc «sainte» - à un dictateur peu réputé pour sa ferveur démocratique et pour son respect des «droits de l'homme»? Lors même, comme le fait encore remarquer G. Kepel avec beaucoup d'à propos, que «la notion de *demos*, de peuple souverain n'a aucun fondement coranique. Tout au contraire, elle contredit la seule souveraineté légitime, celle qu'exerce Allah sur l'*oumma* - la communauté des croyants - à travers un gouvernant qui doit mettre en application les

³ Gilles Kepel (chercheur au CNRS, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, également auteur de *Les banlieues de l'islam*), *La revanche de Dieu. Chrétiens, juifs et musulmans à la reconquête du monde*, Paris, Seuil, 1991. (L'extrait cité plus bas est tiré de la quatrième page de couverture)

injonctions divines telles qu'elles figurent dans les Textes sacrés de l'islam»⁴.

Encore une fois, sans confondre la mystique et la politique - ni la défense des vérités de la foi avec celle des intérêts pétroliers! -, la Guerre du Golfe aura peut-être été plus qu'on ne pense, en fin de compte, une «guerre de religions». Prélude ou prodrôme, peut-être, de ce XXI^e siècle dont Malraux prophétisait qu'il serait religieux - ou qu'il ne serait pas...

*

On aurait cependant tort de réduire la vitalité du phénomène religieux dans le monde contemporain aux divers *revivals* qui se laissent observer à l'intérieur des trois grandes «religions du Livre» et notamment à leurs franges les plus intégristes⁵. De plus en plus nombreux sont en effet ceux qui, depuis un certain nombre d'années et à travers une diversité d'approches disciplinaires, ont été à même d'observer ce qu'on a souvent proposé d'appeler un «retour du religieux» ou une «résurgence de l'expérience du sacré» à travers un grand nombre de phénomènes de la société et de la culture actuelles: outre ces mouvements de revitalisation au sein des grandes religions traditionnelles qui viennent d'être évoqués, on songe par exemple à la prolifération de «nouvelles religions» et de spiritualités de toutes sortes, souvent d'inspiration orientale; on pense également au regain d'intérêt pour l'ésotérique et l'occulte, ainsi qu'à toute une religiosité diffuse, perceptible dans l'adhésion de plusieurs de nos contemporains à des réalités aussi

⁴ *Ibid.*, p. 262.

⁵ Roger Garaudy, dans un ouvrage récent et inspirant, quoique non totalement dénué de polémique (*Intégrismes*, Paris, Belfond («En libertés»), 1990, élargit d'ailleurs avec à propos la portée de ce concept d'*intégrisme* - comme de celui de *fondamentalisme* -, n'hésitant pas à les appliquer aussi bien au credo scientifico-technologique de l'Occident qu'à l'exaltation des Mollahs iraniens ou à la nostalgie des disciples de Mgr Lefebvre.

diverses que l'écologie, l'érotisme, la technique, le culte des vedettes ou tant de visages de la «fête». Tout semble à vrai dire se passer comme si, à l'encontre des prophéties positivistes et des lectures rationalistes d'une longue époque (y compris bien sûr dans les sciences humaines), l'Occident contemporain (pas plus que l'Orient, extrême ou proche) n'avait aucunement évacué l'expérience du sacré et ses divers prolongements religieux - quoiqu'il les ait en partie *déplacés* vers d'autres lieux ou de nouveaux objets.

Mais, plus important peut-être que cette constatation de plus en plus largement partagée, paraît bien être l'intérêt nouveau et croissant de plusieurs chercheurs de diverses disciplines des sciences humaines pour ce vaste champ où conflue l'étude du social, du sacré, du religieux, du mythe, du rituel et de l'imaginaire symbolique.

*

La contribution du sociologue Michel Maffesoli, professeur à l'Université de Paris V (Sorbonne), et autour de laquelle gravite ce numéro de *Religiologiques*, mérite à cet égard d'être soulignée. Au carrefour de la sociologie et de l'histoire, de l'anthropologie et des sciences de la religion, dans la foulée des grands classiques (Durkheim, Weber, Simmel) dont il renouvelle la lecture, sur les traces de Gilbert Durand (et de ses inspirants travaux sur l'imaginaire), Michel Maffesoli propose une lecture neuve et stimulante de la socialité contemporaine dans laquelle il invite à voir, à l'œuvre, le dynamisme polymorphe de ce «divin social» dont parlait Durkheim, de cette «reliance» à la fois immanente et transcendante qui se manifeste, selon Maffesoli, à travers les mille et un visages (spectaculaires ou plus discrets) des mythologies et des rituels de notre temps et, plus précisément encore, sous l'égide symbolique de la figure à la fois effervescente, fédérative et tragique de Dionysos⁶.

⁶ Cf. notamment, de Michel Maffesoli, *L'ombre de Dionysos*, Paris, Méridiens, 1982. Cf. également, entre autres: *La violence*

*

Il y a quelques mois paraissait en France la «thèse» assez étonnante et audacieuse de Dany-Robert Dufour, sous un titre par ailleurs quelque peu intrigant: *Les mystères de la trinité*⁷. «L'homme trinitaire, y soutient d'entrée de jeu l'auteur, est en train de disparaître (...) d'abdiquer progressivement (...) au profit d'un autre, plus «jeune»: l'homme binaire (...) La forme binaire qui domine aujourd'hui est le résultat d'une longue évolution au cours de laquelle se sont forgées les grandes catégories de la raison dont l'Occident s'est armé: le dualisme, la dialectique, la causalité et, aujourd'hui, le calcul binaire... »

Comment caractériser ces deux «formes» d'humanité? se demande encore l'auteur: «L'homme trinitaire acceptait la mort, il faisait de la représentation de la mort dans la vie le fondement de sa symbolique et du lien social (...) L'homme binaire, au contraire, éloigne la mort de la socialité, il veut outrepasser, il veut la "grande santé", comme disait Nietzsche (...)» Et, de conclure Dufour avec quelque nostalgie, pour justifier l'assez grandiose entreprise de son essai: «Il est peut-être déjà trop tard (...) mais il fallait bien à la vieille trinité un avocat, avant qu'elle soit condamnée et exécutée sans jugement et que sombre avec elle le joyeux cortège de l'humanité tragique»⁸.

Le fait est pourtant que cette idée «trinitaire» - ou plus exactement, pour reprendre ses propres termes, cette idée centrale de la «triplicité» - est, elle aussi, au cœur de la

totalitaire, Paris, P.U.F., 1979; *La conquête du présent*, Paris, P.U.F., 1979; *Essais sur la violence banale et fondatrice*, Paris, Méridiens, 1984; *La connaissance ordinaire*, Paris, Méridiens, 1985; *Le temps des tribus*, Paris, Méridiens, 1988; *Au creux des apparences*, Paris, Plon, 1990.

⁷ Dany-Robert Dufour, *Les mystères de la trinité*, Paris, Gallimard («Bibliothèque des sciences humaines»), 1990.

⁸ *Ibid.*, Avant-propos, *passim*. Les soulignés sont de l'auteur lui-même.

contribution de Michel Maffesoli, dont elle fournit à ce numéro, avec celle de *reliance*, sa seconde ligne de force. On peut même dire qu'elle «répond» en quelque sorte au «pessimisme» de la thèse de Dufour par rapport à la disparition appréhendée de l'«humanité trinitaire» (sans qu'il soit pour autant indiqué de considérer comme «optimiste» cette pensée qui reste, au sens strict, une pensée (du) tragique. Dionysos, en effet, comme le répète souvent Maffesoli, ne résoud pas les «contradictions» de l'existence, pas plus qu'il n'abolit la mort. Il apprivoise plutôt cette dernière, à doses homéopathiques).

Maffesoli, scrutant de multiples lieux de l'expérience et de la socialité contemporaines, nous invite en tout cas à repérer avec lui de nombreux indices qui tendraient ainsi à témoigner de la vigoureuse vitalité de cette «triplicité tragique» qui ne cesse d'«animer» les sociétés humaines malgré les avancées apparentes de la «binarité». À la condition, comme le suggérait Marx en une belle expression souvent reprise par le sociologue, «que l'on sache écouter l'herbe pousser»...

*

L'essentiel de ce troisième numéro de *Religiologiques* - certains l'auront sans doute déjà remarqué - a d'abord paru, il y a quelques années, dans une modeste publication qu'on aurait toutefois raison de considérer comme l'un des «valeureux ancêtres» de la présente

revue: les *Cahiers de recherche du RIER*⁹. Cependant, étant donné ses humbles ressources à l'époque aussi bien que son infrastructure quasi inexistante, cette publication n'avait malheureusement pu faire l'objet que d'un tirage très restreint et d'une diffusion encore plus modeste - ce qui avait paru regrettable à plusieurs, compte tenu de l'intérêt des thèmes qu'elle abordait aussi bien que de la diversité, de l'originalité et de la qualité de plusieurs des contributions qui s'y déployaient. C'est donc dans le double but de rendre davantage justice à cet ensemble de textes et d'en faire profiter un plus grand nombre de lecteurs que le Comité de rédaction de *Religiologiques* a cru opportun de redonner, si l'on ose dire, une «seconde vie» à ce numéro (en le munissant par ailleurs d'une nouvelle présentation, et en l'augmentant d'un texte inédit dans lequel Maffesoli, de manière fort suggestive, oppose la «perfection» mortifère du *fantasme de l'Un* (repérable aussi bien dans les monothéismes religieux traditionnels que dans leur reprise laïque à travers les totalitarismes - durs ou doux - de la modernité occidentale) au *polythéisme contradictoirel des valeurs* dans lequel, à la suite de Max Weber, il voit la véritable «sagesse des nations».

Outre le texte de Michel Maffesoli établi à partir de la conférence que celui-ci avait présentée dans le cadre d'un séminaire consacré à ses travaux, nous avons ainsi jugé opportun de conserver la brève introduction à la pensée du sociologue, par Gilbert Renaud (en ayant notamment à l'esprit les lecteurs et les lectrices qui seraient peu familiers avec cette œuvre).

Nous avons également conservé une partie des échanges et débats qui avaient suivi cet exposé, dans la mesure où ceux-ci ont paru mieux mettre en lumière certains thèmes parfois rapidement évoqués dans l'exposé, ou en faire apparaître d'utiles

⁹ *Reliance et triplicité. Actes du séminaire de recherche (1985-1986) autour de l'œuvre de Michel Maffesoli*. Sous la direction de G. Ménard et G. Renaud, avec la collaboration de M. Maffesoli. *Cahiers de recherche du RIER*, n° 4 (co-produit avec les *Cahiers du FRISQ*), Montréal, UQAM, automne 1987.

compléments et de précieuses harmoniques. (On songe ainsi par exemple à la distinction que Maffesoli invite à faire entre une pensée *métanoïaque* et une connaissance *paranoïaque*, en privilégiant la première comme pensée «d'accompagnement du réel» par rapport aux visées surplombantes et dominatrices de la seconde¹⁰; on songe également à l'importance qu'accorde depuis longtemps la sociologie maffesolienne à l'*esthétique* - non certes au sens étroit de quelque «science canonique du beau» mais à celui (plus large et plus proche de l'étymologie) de l'émotion et du sentir, plus précisément du *sentir-avec* - ce *Mitgefühl* dont parlait Max Scheler, que Maffesoli prolonge en avançant la notion de «cœnesthésie (sociale)», et dans lequel il propose de voir, bien plus que dans un quelconque «*logos* commun», la source constamment régénératrice du *vouloir-vivre-ensemble* des sociétés et des groupes.)

De même, nous avons cru utile de reproduire un certain nombre de courts essais rédigés par quelques-uns des participants au séminaire, et dans la mouvance de celui-ci. Ni articles «savants» au sens pur et dur du terme, ni simples réactions «impressionnistes», ces textes se présentent plutôt comme autant de nouvelles pistes de réflexion et de recherche inspirées par une œuvre dont l'objectif premier, selon les propres termes de Michel Maffesoli, est de «donner à penser». Ainsi, par exemple, Jean-Marc Larouche et Éric Volant s'intéressent-ils plus particulièrement au versant éthique de la réflexion maffesolienne, le premier pour bien mettre en lumière la distinction capitale du sociologue entre une morale du devoir-être et une éthique du vouloir-vivre, le second pour s'interroger sur ce thème provocant et paradoxal de l'«immoralisme» comme source de valeurs authentiquement éthiques. C'est une autre facette - elle aussi assez paradoxale et provocante - de la pensée de Maffesoli qu'évoque pour sa part Agathe Lafortune, dans la

¹⁰ On trouve une idée assez proche dans la belle distinction que Martin Heidegger établit en parlant de l'«objet» comme *Gegenspiel* («partenaire [de jeu]») plutôt que comme *Gegenstand* («se tenant là, devant - ou contre»).

mesure où il s'agit du caractère fondateur et créateur de la *violence* au cœur de toute vie sociale. José A. Prades, spécialiste de l'œuvre d'Émile Durkheim, souligne quant à lui un certain nombre de parentés entre l'auteur de *l'Ombre de Dionysos* et celui des *Formes élémentaires de la vie religieuse*. Enfin, l'article que Manon Lewis consacre aux programmes d'enseignement moral en vigueur dans le système scolaire québécois illustre bien la fécondité très concrète de la réflexion maffesolienne pour l'analyse de diverses productions culturelles de notre temps.

*

La sensibilité d'une sociologie comme celle de Michel Maffesoli à la prégnance religieuse - ou reliancielle! - de l'être-ensemble, et l'enthousiasme des échos qu'une telle pensée a suscitée chez de nombreux praticiens des sciences de la religion illustrent avec éloquence l'heureuse opportunité de traverses interdisciplinaires en vue d'une compréhension renouvelée de notre temps, des phénomènes qui s'y déploient, des transformations qui le bousculent. D'aucuns seront sans doute même tentés de voir dans la rencontre nouée autour d'une telle œuvre le signe d'heureuses retrouvailles entre des branches de la «grande famille durkheimienne» - la sociologie et la science de la religion - qui ont souvent évolué assez loin l'une de l'autre pendant plusieurs décennies. Au vu de la fécondité même d'une telle rencontre, on souhaiterait en voir se multiplier. On peut en tout cas espérer que la diffusion d'un tel numéro en accroisse l'intérêt et en nourrisse le désir.

Guy Ménard
Département des sciences religieuses, UQAM
Paris, février 1991